

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ARLEQUIN DEUCALION

PIRON, ALEXIS

Comédie — 1722

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ARLEQUIN-DEUCALION	27 répliques
POLICHINELLE	9 répliques
UNE VOIX	5 répliques
PYRRHA	1 répliques

*Personnages muets & suite : APOLLON, MELPOMÈNE, THALIE, MOMUS, PÉGASE,
LES ENFANTS, SYLPHES, L'AMOUR, UNE GRÂCE*

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	15
ACTE III	24

ACTE I

SCÈNE I

(Le théâtre représente le double coupeau sur les deux ailes et le temple de Thémis, avec une mer immense qui occupe le fond. L'orchestre joue une tempête effroyable. éclairs, tonnerre, grêle et pluie convenables à un déluge. On voit venir de loin sur les ondes Arlequin, jambe deçà, jambe delà sur un tonneau. Le fracas cesse.)

(Il fait un saut périlleux qui le présente sur ses pieds au devant du théâtre.)

(Se retournant du côté de la mer.)

(Il ouvre son bissac.)

(Il mange goulûment.)

(Il regarde à droite et à gauche.)

(Il l'avale.)

ARLEQUIN-DEUCALION *(sur le haut ton de la tragédie)*

Quel horrible chaos et quel affreux mélange ! Ô prodige inouï, qui joins le Tage au Gange ! Neptune, ton courroux ne peut aller plus loin ! Cesse, et de tes fureurs laisse vivre un témoin. Je promets d'immoler, si d'ici tu m'arraches, Cent boeufs... Mais me voici sur le plancher des

vaches. Me voilà délaissé ! Je suis seul en ce monde ! Il n'est plus à ma
 5
 voix personne qui réponde ! Soit naturel, soit habitude, je chéris les
 mortels, je meurs si je n'en vois ; Et la plus belle solitude Est un désert
 affreux pour moi. Que vais-je devenir dans un tel abandon ? Dieux
 cruels... Mais, non ! Forcés dans vos moyens, Vous ne faites les maux
 que pour de plus grands biens. C'est au ciel à me secourir : Je lui laisse
 10
 le soin de conserver ma vie ; Il ne m'a pas sauvé pour me laisser périr...
 Mais je crois que je versifie. Passato il pericolo. Serviteur, seigneur Nep-
 tune ! Va chercher tes cent boeufs ! Non que je ne voulusse bien te les
 immoler, ne m'en dût-il rester pour ma part qu'un aloyau ! Mais où
 diable les trouver, quand je suis sur terre le seul animal qui respire à
 15
 présent ?... Ma foi, le genre humain vient de boire une belle rasade ! Il
 en a crevé. J'ai été le plus sobre : seul j'en réchappe. Caron a fait là une
 belle journée ! Il a débarqué tout ce monde-ci dans l'autre : je l'ai man-
 qué belle ! Et, franchement, ce n'est pas être malheureux d'attraper le
 bon billet à une si grosse loterie. Un peu de réflexion pourtant... Où est
 20
 donc ce si grand bonheur ? Y a-t-il ici tant à rire pour moi ? N'importe,
 parlons toujours ; ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude. Ah !
 Que nous allons faire un beau soliloque ! Quel dommage de n'avoir
 point d'auditeurs ! Que de bons mots perdus ! Un fameux misanthrope
 de ma connaissance, que tout le monde courait voir par curiosité, aurait
 25
 mieux été ici à sa place que je n'y suis à la mienne. Son caractère était
 celui d'un sauvage qui désirait et qui méritait d'être seul au monde. Ce
 ne fut jamais là mon goût. Il arrivera, fin de compte, que je n'en serai
 que mieux. Les dieux savent bien ce qu'ils font et ce qu'ils défont. Les
 30
 hommes ne valaient pas le diable. Ils étaient si noircis de crimes que, te-
 nez, tel que me voilà, et peut-être un franc vaurien, je me suis trouvé, au
 prix d'eux, blanc comme neige. Ma foi, il n'y fallait pas une moindre les-
 sive que ce déluge, pour laver la terre et blanchir l'espèce humaine !
 Une chose doit être bien nettoyée, quand la mer a passé par-dessus. Voi-
 là tous mes coquins noyés : si cela ne les corrige pas, je ne sais plus ce
 35
 qu'il y faut faire. Mais un peu de charité ! Ménageons les absents. Son-
 geons à nos devoirs. Remercions les dieux de leur bonté, et profitons-en.
 Faisons-nous à notre état présent et sachons en tirer parti. Qu'ai-je à me

plaindre, après tout ? Par exemple, je n'ai plus peur que la mauvaise
 compagnie me fasse perdre. Item, toutes mes dettes sont payées. Eh
 bien, je ne vois personne à qui parler : il n'y aura personne aussi qui me
 fasse taire. Et puis ne me voilà-t-il pas roi de toute la machine ronde !
 Jamais monarchie universelle fut-elle acquise à plus juste titre, et fut-
 elle aussi moins litigieuse ?... À propos ! Voici bien un autre bonheur
 auquel je ne songeais pas ! Allegria ! Je suis veuf ! Doucement : un peu
 de bienséance. Pleurons une larme ou deux. Encore faut-il être bon mari
 une fois en sa vie ! Pyrrha ! Ma pauvre Pyrrha ! Il y a une heure et plus
 que je t'ai perdue ; et, comme tu vois, le temps ne t'a pas encore effacée
 de ma mémoire ! Ô ma tendre moitié ! Ce mot-là me fait faire une plai-
 sante réflexion : c'est que ce n'est qu'en perdant ces moitiés-là, qu'on se
 retrouve tout entier. Chère moitié donc, si tu as passé, comme tout le
 reste, ici dessous, quoique j'y aie quelque petite part, ne me l'impute pas
 tout à fait. Je t'ai donné le bras sur terre et la main sur les eaux, le plus
 longtemps que j'ai pu ; mais, en conscience, ai-je pu voir voguer près de
 moi un gros tonneau, sans te laisser aller pour lui ? Pardonne la préfê-
 rence : cela ne m'arrivera plus. Adieu, Pyrrha ! Demeurons-en paix,
 chacun de notre côté. Penses-tu que nous recruterions l'espèce, nous,
 qui depuis longtemps nous disions régulièrement deux ou trois fois par
 jour que, s'il n'y avait que nous deux au monde, il finirait bientôt ? Tu
 devenais même d'un âge à nous faire tenir parole, malgré les raccom-
 modements. Si je te regrette donc, ce n'est que par pure et loyale amitié
 pour toi-même, et bien gratuitement. Je parlerai aussi de bonne foi : tu
 ne m'entends pas pour t'en prévaloir. Conviens de la vérité ou jamais.
 Ne nous flattons pas. N'étais-tu pas grande menteuse, fort avare, très
 bavarde, jalouse à l'excès, même sans te soucier de moi ? Justice pour
 justice, je ne te désavouerai pas qu'au demeurant tu ne fusses la
 meilleure femme du feu monde. Voilà ton oraison funèbre : es-tu
 contente ? Reçois de moi ces dernières marques d'une tendresse vrai-
 ment conjugale. Adieu. Ma foi, disons vrai : il n'est que le veuvage pour
 rapprocher les cœurs de deux époux... çà, çà, c'est trop lamenté ! Il est
 temps de songer à nous : mangeons un peu. J'ai sauvé mon bissac, et j'ai
 assez fatigué pour avoir de l'appétit. Voici un bon gigot froid, un dindon

de la bonne faiseuse, un jambon de vingt-huit livres, deux langues et une petite bouteille de demi-setier. C'est encore là un dernier tour de ma chienne de femme, qui n'avait d'autre injure que de m'appeler sac-à-vin. Eh bien, je ferai comme ont fait tous les autres, mais avec modération : je boirai de l'eau ; voilà des fontaines à mon service. Dinons. Pian Piano, gula mia ! N'allons pas si vite. Il n'est plus ici question de retourner au marché. Ceci avalé, où en ravoir ? Parbleu, où je pourrai ! Digérons, c'est mon affaire ; et quand il n'y aura plus rien, Je m'en suis aperçu déjà une ou deux fois. J'ai pourtant toute ma vie été assez raisonnable. Que diable ceci veut-il dire ? Sur quelle herbe est-ce que je marche donc ? Et quel air est-ce qu'on respire ici ? Tâchons de reconnaître où nous sommes. Cela est drôle ! Je m'oriente... Ah ! Par la ventrebieu, me voilà bien tombé ! Miséricorde ! Oui... Oui... J'y suis ! ... Voilà la double colline : voici le temple de Thémis ! Ah, ah ! Je ne m'étonne plus si je rime ! Hoimé ! gare la famine ! Je suis sur le parnasse ! Je suis tout au sommet ! Il y fait diablement sec ! En récompense, il fera cette année bien crotté dans le vallon. Laissons cela : nous y regarderons tantôt de plus près. Au solide ! Au solide ! Mon demi-setier ! En tout autre temps, j'aurais bien craint ici les écornifleurs.

SCÈNE II

Arlequin-Deucalion, une voix.

LA VOIX D'UN INVISIBLE

Coquin ! Coquin ! Maraude !

ARLEQUIN (*surpris*)

Qui m'en veut ? Qui va là ?

LA VOIX

À déjeuner ! À déjeuner ! Tôt ! Tôt ! Apporte ! Apporte !

95

(Il remet tout dans son bissac, et le jetant précipitamment sur l'épaule gauche, s'en donne par-dessus la droite un grand coup à travers le nez.)

ARLEQUIN

Ne voilà-t-il pas mes écornifleurs ? Décampons ! Ouf ! Je me suis cassé le nez ! Quel chien de coup !

LA VOIX

Apporte ! Apporte !

ARLEQUIN

Que le diable t'emporte, toi-même ! Qui vive !

(Plusieurs fois.)

LA VOIX

Vive le roi ! Vive le roi !

100

ARLEQUIN

Grand merci : car il n'y a plus d'autre roi que moi. Montre-toi donc !
Qui es-tu ?

LA VOIX

Perroquet mignon !

(Il mange.)

(Il va aux fontaines et boit.)

(Il en reboit.)

ARLEQUIN

Ah ! C'est un perroquet qui a eu, comme moi, le bonheur d'échapper ! Il n'a pas eu grand'peine ; il était sur son terrain. Il n'a eu qu'à monter de
branche en branche. T'apporte à déjeuner qui voudra ! Reprenons le
nôtre. Baffrons. La soif me prend. Courage ! Buvons de l'eau. Ah ! Jarni-
bleu, quelle eau ! Qu'elle est forte ! La tête m'en tourne : cela vaut du
vin. Ma foi, messieurs de Bourgogne, je vous défie d'être plus gais et
plus ivres que je me le sens ! Mais cela prend. Ne voilà-t-il pas le coeur
qui me démange de faire des hommes ! Hélas ! Où est le temps où l'on
faisait tout, seul ? Ô Prométhée, mon père, qui eûtes ce beau secret, et
qui me donnâtes le jour, sans avoir eu jamais besoin de fille ni de femme
pour cela ! Pendant que vous allumiez mon corps au feu du soleil, et que
vous étiez si près des astres, il ne tint qu'à vous de tirer mon horoscope
et d'y lire mon aventure : vous m'auriez laissé la recette d'une si com-
mode génération. J'aurais bientôt du monde avec qui jaser et me désen-
nuyer ici... Ah ! Ah ! Gardez votre recette, mon père, en voici une bien
meilleure. Peste, la belle dame ! C'en est assez ; j'ai mon affaire.

SCÈNE III

Arlequin-Deucalion, Melpomène.

(Melpomène entre à pas graves et se promène comme quelqu'un qui rêve profondément. Elle est vêtue en actrice à la romaine ; tient le poignard d'une main, attribut de la tragédie, et la trompette de l'autre, attribut du poème épique. Elle serpente majestueusement sur la scène, sans prendre garde à Deucalion, faisant des mines passionnées, poussant des ah ! Des hélas ! Des dieux ! Des qu'entends-je ! Et gesticulant à grand tour de bras.)

ACTE I · SCÈNE III

(Il se présente comiquement.)

(En se montrant.)

(Melpomène le regarde dédaigneusement et s'en va : Arlequin l'arrête.)

(Il crie de toutes ses forces.)

(À part.)

(Il tire un sifflet, et lui en donne un grand coup dans le tuyau de l'oreille. Melpomène fait un saut et lui lance un regard de fureur.)

(Il reprend le ton héroïque.)

(Elle redouble d'indignation, et lui, reprend le ton comique.)

(Sur le ton fier.)

(Il la retient encore par le bras, et, perdant tout respect.)

(Il l'ôte et lit :)

ARLEQUIN *(après avoir tourné longtemps autour d'elle, et l'avoir fixée comiquement)*

Eh bien ! Puis-je à présent, Puis-je espérer l'honneur où mon amour aspire ? C'est Melpomène ; c'est la muse de la tragédie. Je ne la reconnaissais pas d'abord, à cause de cette trompette qui me la faisait confondre avec sa soeur Calliope. Je ne songeais pas qu'elles font depuis peu bourse commune, et que ce que nous appelions tragédies, n'était plus qu'un amas de quinze ou dix-huit cents vers épigrammatiques. Elle me fait peur et pitié. Oh ! Comme la voilà haut guindée ! Quels gestes !
Quels regards ! De pied en cap elle est toute convulsion. Cette figure-là ne laisserait pas que de me faire rire quelquefois, et de m'amuser. Abor-

125

dons-la et lui troussons un compliment qui la dispose à notre union. 130
 Madame, oserais-je interrompre un instant vos sublimes extrava-
 gances ? Il ne s'agit que d'une bagatelle ; c'est de m'épouser. J'offre à
 vos yeux l'unique et précieux reste du feu genre humain, dont, si cela
 vous plaît, au lieu de notre épithalame, nous ferons l'épithaphe. Oui, ma-
 dame, vous voyez le genre tout entier, tant mâle que femelle, dans mon 135
 seul individu. Mes frères et moi, il n'y a qu'un instant, nous étions ran-
 gés sur la surface de la terre, comme des pièces d'échecs sur un échi-
 quier. Rois, reines, cavaliers, piétons, et fous de toutes couleurs, étaient
 à leurs places. Les dieux s'en jouaient : nous allions et venions à tort, à
 travers, à leur gré. Je ne sais quel mauvais joueur d'entre eux eut un 140
 échec et mat qui lui fit perdre la partie. C'était sa faute : il voulut que ce
 fût celle des pièces ; et, comme ceux qui perdent aux cartes et qui les
 mordent de rage, dans la sienne, il ramassa pèle-mêle et jeta tout, cul
 sur tête, dans cette boîte que vous voyez. Pions, cavaliers, reines, rois et
 fous ; je suis la petite boîte qui renferme un si bon onguent. Que de moi 145
 ressortent canaille et potentats ! Prenez la clef, et rouvrez à cette mal-
 heureuse multitude. Marions-nous. C'est sauter un peu légèrement de la
 barrière au but : c'est un trait de mon métier. D'ailleurs, ne nous flattons
 point ; nous n'avons pas de temps à perdre, vous ni moi. Je suis d'un
 certain âge, aussi bien que vous autres, pucelles de céans. Reculer la 150
 queue du roman jusqu'à son douzième volume, ce serait risquer la pos-
 térité ; et vous toutes, comme moi, êtes ici de moitié dans le profit. Car
 enfin, que je meure sans lignée, adieu les hommes : plus d'hommes, plus
 de fous ; donc plus de poètes : et qui vous cultivera dès lors ? Qui vous
 invoquera ? Que ferez-vous ? Madame, êtes-vous muette ? Êtes-vous 155
 sourde ? Attends, attends, voici, voici qui te rendra l'ouïe. Hé, qui
 diable, Madame, on ne saurait avoir raison de vous, sans ce petit instru-
 ment-là ! Ah ! Vous ne voulez pas ! Nous allons donc bien rire ! Venez,
 allons au temple, où je veux, malgré vous, vous jurer à l'autel tout
 l'amour d'un époux. Oh ! Pour le coup, vous avez raison de faire la 160
 mine ; je suis en faute. Pardonnez-moi ce vilain mot d'époux : je voulais
 mieux dire. Ne vous promettre en effet que l'amour d'un époux, ce ne
 serait pas vous promettre grand'chose... Vous me plantez là ! Ah, c'est

donc tout de bon ! Parlez donc, hé, madame la bégueule, c'est bien faire la renchérie ! Sentez-vous bien ce que vous refusez ? Ne suis-je pas actuellement le plus grand parti de l'univers, le ciel même y compris ? Apprenez qu'un homme tel que moi, devenu le seul de son espèce, est plus rare qu'un dieu, et plus nécessaire ici-bas que ne le seront jamais vos soeurs, vous, et votre benêt d'Apollon ! Laissez seulement repasser de l'eau quelque temps sous les ponts, vous verrez ce que j'ai de bon bien au soleil, et si quelqu'un de ma richesse ne mérite pas bien les dieux pour alliés. Je ne vous apporte pas moins en mariage que les quatre parties du monde, dont je découvre la dernière du haut de ce mont prophétique. Je vous fixe, pour votre douaire, des millions sans nombre, assignés sur ma galerie du Mogol, et mes mines de Golconde, en attendant celles du Pérou... Cela ne la tente point. Elle me tourne le dos... Adieu donc ! J'aurai à choisir entre ses huit soeurs... Madame ! Madame !... Attendez que je vous rende un service. Qu'est-ce que c'est que ce chiffon de papier qui traîne à la queue de votre robe ? Cinquième acte de Romulus.

SCÈNE IV

Thalie, Arlequin.

(Thalie entre en jouant des castagnettes, dansant, chantant, solfiant des airs légers, faisant des entrechats, etc.)

(Elle approche d'Arlequin, la bouche ouverte : il met la main dessus, crie au secours, et dit tout ce qui suit avec une volubilité qui lui coupe continuellement la parole.)

(Elle s'enfuit de rage, en se bouchant les oreilles.)

ARLEQUIN

La malpeste ! Voici une gaillarde, celle-ci. Monsieur le commissaire, alerte. Je n'en réponds pas. Sauvez-nous l'amende ! La commère aura autant de peine à se taire que l'autre en avait à parler. Te tairas-tu, serpent ! Je te reconnais ! Tu es, je gage, Thalie, la muse de la comédie... Te tairas-tu ! Il t'appartient bien débabiller, quand ton aînée a la gueule morte !... Tu ne l'ouvres que pour médire du tiers et du quart. Je suis sûr que c'est ta langue qui vient d'allumer contre nous le courroux céleste... En publiant ses fredaines... Petite ridicule, qui ne saurais souffrir que l'on soit en repos !... Que dira-t-elle ?... Que dira-t-elle ?... Paix ! Paix ! De par le diable, et les comédiens français ! Paix donc, bavarde ! Impertinente ! Étourdie ! Te tairas-tu ! Te tairas-tu ! Ta la la, ta la la.

SCÈNE V

(Il est interrompu par les sauts périlleux de cinq ou six de ses camarades.)

(Exercices des sauteurs.)

ARLEQUIN

Ouf, je n'en puis plus ! J'ai perdu haleine. Quel travail de fermer la bouche à une femme en train de parler ! Tubleu, quelles gambades ! Ce sont apparemment les sylphes, habitants de l'air, joyeux de le voir plus serein. Allons voir aux sept autres muses, à qui jeter le mouchoir.

ACTE II

SCÈNE I

(Elle descend du haut du cintre, assise sur Pégase, qui se renvole et disparaît, dès qu'elle a sauté sur terre ; et, comme quelqu'un qui vient d'échapper du plus affreux danger par une voie extraordinaire autant qu'inespérée, elle va, vient et s'agite avec les émotions d'une femme hors d'elle-même. Après s'être enfin remise un peu de cette altération, elle pleure et se lamente en malheureuse qui se croit seule au monde, et tombe accablée enfin de douleur et de lassitude, sur un gazon, où elle s'endort.)

SCÈNE II

Pyrrha, Apollon.

(Apollon, une flûte allemande à la main, au lieu de lyre, entre en fredonnant des airs d'opéra, et tout à coup apercevant Pyrrha endormie, tombe en admiration, la considère, se passionne pour elle, s'en approche à pas lents, de peur de l'éveiller, embouche sa flûte, et joue le « Sommeil d'Issé ».)

SCÈNE III

Apollon, Arlequin, Pyrrha.

(À part.)

(Il entend ici la flûte d'Apollon, se tourne et le voit.)

(Il s'avance, regarde par-dessus l'épaule d'Apollon, et reconnaît Pyrrha. Il revient épouvanté.)

(Apollon en est à l'endroit de l'air fait sur ces paroles : coulez si lentement, etc.)

(La flûte passe à l'air de ces paroles du « Sommeil d'Issé » : que d'attraits ! Que d'appas ! contentez-vous, mes yeux ! Parcourez tous ses charmes !)

(Apollon se courbe sur sa belle dormeuse.)

(Il fait tomber une grêle de coups sur le dos d'Apollon, qui s'enfuit.)

ARLEQUIN ABÎMÉ DANS SES PENSÉES *(ne voyant ni n'entendant rien)*

« Non, ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne ! Je suis accoutumée à ressentir la haine ; Je ne veux inspirer que l'horreur et l'effroi. » 200
Ah ! Je n'en doute plus, au transport qui m'anime, Ma main, tu n'as commis que la moitié du crime ! Quel chien de pays ! Maugrebleu des caillettes ! Et ce sont là ce qu'on appelle les filles de mémoire ! À la bonne heure, de mémoire tant qu'on voudra ; ce ne sont pas assurément des filles de jugement : car il faut l'avoir entièrement perdu pour refuser, comme elles font, une main telle que la mienne. J'emploie, depuis deux heures, toute ma rhétorique, pour faire accepter mon auguste personne et mes vastes états, c'est comme si je parlais à des folles. L'une me répond en me raclant le boyau au nez ; l'autre me paye d'une cabriole ; celle-là, d'une chanson ; celle-ci, en me montrant les cornes avec deux pointes de compas, prêtes à me crever les yeux ; celle-là tient les yeux fichés au ciel, pendant que je lui marche et remarche sur les deux pieds, comme si je marchais sur les pieds d'une statue de bronze ; les autres me donnent de leurs marottes par le nez : ah ! La sottie académie ! 210
Un, deux, trois, quatre, cinq, ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut : voilà tout leur dictionnaire. Ces sons-là ne laissent pas pourtant que d'exprimer 215

quelque petite chose ; car, lorsqu'une de ces carognes-là m'a chanté je ne sais quel air brusque, j'ai fort bien entendu : « Vous y perdez vos pas, Nicolas ». Quand une autre m'est venue corner aux oreilles un air terrible, j'ai entendu, comme si je l'entendais encore, qu'elle me disait : 220
Ainsi du reste. D'abord, ne voyant que chanteuses et danseuses, j'ai cru qu'il n'y avait qu'à rire, que c'était du vin en perce, et que j'étais à même ; et me voici tout aussi avancé qu'auparavant. D'où viendrait ce prodige ? C'est qu'apparemment celles-ci ont peur des dieux, et qu'à cause des petites tracasseries qu'il vient d'y avoir entre eux et les 225
hommes, elles craindraient de se brouiller en cour, si elles faisaient bon visage à un disgracié. Elles n'osent en réparer l'espèce. Le scrupule est rare et nouveau parmi des filles de magasin. Eh bien ! Soit, point de ménage, ce n'est plus ma faute : j'en prends acte. Madame la postérité, tirez-vous du néant comme vous pourrez. J'y ai regret ; car voici le seul 230
temps, l'heureux temps où le père serait aussi certain que la mère. Qui pourrait rendre ma race problématique ? Il n'y a de mâle ici que moi. Apollon n'est qu'un efféminé. Depuis des siècles qu'il est avec neuf filles, ne sont-elles pas encore pucelles ?... Qui parle du loup... J'entends son patois ; il parle à une belle dormeuse ; voyons-la. Comment ! C'est 235
bien le diable ! Ma femme ! Malheureux ! Je me croyais le plus innocent des humains, parce que les dieux m'avaient sauvé des eaux ! J'étais le plus coupable, puisqu'ils me conservaient à ma femme !... Elle s'est bientôt lassée d'être morte ! Mais à quelle intention le drôle est-il si près d'elle ? Écoutons un peu. Je suis au fait : j'entends tout cela mot à mot. 240
Il parle aux ruisseaux, au zéphyr, à l'écho, et il leur ordonne de couler lentement, de murmurer tout bas, de souffler légèrement, et même à l'écho de se taire : cela est mignon et galant. Est-il fou ? Le voilà qui parle à ses yeux, comme si ses yeux avaient des oreilles ; il leur dit de parcourir les charmes de ma femme ! Ah ! Par ma foi, ils n'auront pas 245
bien du chemin à faire !... Ahi ! Ahi ! Payez-vous, s'il se peut... doucement, seigneur Apollon ! Vous vous passionnez par trop. Je vais vous payer, moi, en monnaie courante du pays. Comme diable vous y allez ! Il n'y aurait qu'à vous laisser faire, vraiment !

SCÈNE IV

Arlequin, Pyrrha.

250

(Pyrrha, éveillée aux cris d'Apollon, se lève brusquement et voit son mari. Le mari regarde sa femme, comme un homme en extase. L'étonnement de la femme n'est pas moindre. La surprise réciproque donne lieu à une scène muette et comique.)

(Pyrrha met le doigt sur sa bouche, et fait signe qu'elle est muette.)

(Pyrrha désigne encore ici, plus fort que la première fois, qu'elle ne saurait parler.)

(À Pyrrha.)

(Pyrrha fait les démonstrations qu'elle imagine, faisant claquer sa langue contre le palais, et remuant ses bras comme deux ailes, pour faire entendre qu'elle est venue, montée sur le cheval Pégase.)

(À part.)

(Haut.)

(Pyrrha lui montre l'endroit où il a disparu, en la posant à terre. Il y court ; et Pyrrha, restée seule, fait un monologue-pantomime qui tend à exprimer sa joie et son étonnement. Arlequin rentre, monté sur Pégase, qui a des oreilles d'âne et des ailes de dindon. Il est caparaçonné d'affiches des pièces nouvelles jouées cette année. « Romulus » est sur le poitrail, et la « Mort d'Annibal » au cul ; le cavalier, dans son style polisson, plaisante sur cette « Mort au cul ». Puis, reprenant son style de théâtre .)

(Il pique, repique ; Pégase fait des haut-le-corps, des voltes, etc. Arlequin se tient aux crins et s'écrie :)

*(Là, il culbute sur le dos, se relève pesamment, la main sur le bas de l'échine, qu'il se frotte douloureusement, répétant : « après sa mort... après sa mort...
«)*

(Il se rapproche de Pégase, qui continue ses courbettes ; il le flatte et fait si bien, qu'il se remet en selle.)

(Il rentre en enthousiasme, et prononce avec emphase :)

(À Pégase.)

(Elle prend le chapeau, en creuse la forme, et va puiser.)

ARLEQUIN ROMPT ENFIN LE SILENCE ET DÉCLAME :

Victime d'un époux contre vous conjuré, Victime d'un amour gourmand, désespéré, Que mon ventre a poussé jusqu'à la barbarie, Comment diable as-tu fait pour échapper, ma mie ? Enfin, le voilà donc, ce cheval admirable, Si fameux, si vanté dans l'histoire et la fable ! Oui, tous ces conquérants rassemblés sur ce bord, Soldats, sous Alexandre, et rois après sa mort... Don Jugement, dame Mémoire, Et demoiselle imagination... Elle a perdu la parole ! Ah ! Je vois ce que c'est ! Le saisissement lui aura gelé le bec. Gare le dégel ! Ce sera une belle débâcle. Écoute, ma femme, je vois trop ce que tu me veux dire. Je t'ai un peu laissée là dans le besoin ; mais quand je t'aurai tout dit, tu entreras dans mes raisons et tu m'excuseras. Quand j'eus dévidé tout le peloton de ficelle attachée au cerf-volant sur lequel je t'avais posée, en m'abandonnant sur les eaux, et qu'alors je t'avais perdue de vue dans les airs, je pris le parti, ne pouvant mieux faire, de me nouer vite le reste autour du col et de continuer à nager de mon côté, pendant que, du tien, tu continuais à voler au gré du grand vent qu'il faisait. Tu me servais de voile, et la bise qui te soufflait en poupe me faisait fendre les flots avec une rapidité de tous les diables. Après avoir voyagé de cette étrange façon tous les deux pendant la matinée, nous servant l'un et l'autre, toi,

de force mouvante, et moi, de point d'appui, j'entendis sonner midi sous
mon ventre à un clocher sur le coq duquel je me trouvais. J'étais à jeun
et passablement fatigué ; ne voilà-t-il pas que j'aperçois, peu loin de
moi, un tonneau roulant sur les ondes ; à la vue d'un objet si intéres-
sant, je fais les cinq sens de nature pour en approcher. Le courant
l'entraînait à gauche : le maudit vent qu'il faisait te faisait voler à
droite ; l'instinct me tirait vers le tonneau. Je voyais l'instant où tu
t'allais souiller du meurtre de ton cher époux : tu m'étranglais. Pour
t'épargner ce parricide, j'ai tiré des ciseaux de ma poche, et, crac, je me
suis mis à l'aise, en te recommandant aux dieux. J'ai agrippé le tonneau,
l'ai enjambé ; et, ne te voyant pas tomber, je m'étais flatté jusqu'ici,
t'ayant laissée plus près du ciel que de la terre, que tu aurais pris le plus
court chemin, en achevant la montée, au lieu de tenter la descente. Tu
as pensé autrement ; tu ne m'as pas voulu quitter, que tu ne me susses
noyé. Grâce au ciel, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre : nous voici en-
core ensemble, et je n'ai été veuf qu'une heure ou deux. Mais, dis-moi,
par quelle diable de voiture as-tu pu débarquer du haut des airs ici-bas ?
Ce n'est, ma foi, pas pour rire : voilà une femme devenue absolument
muette. Cela lui vient de la peur. Parbleu, la peur, convenons-en, est une
divinité bien puissante. J'ai lu, dans une vieille histoire, qu'elle délia la
langue à un enfant de trois mois, qui voyait qu'on allait tuer son père :
le prodige était grand, puisqu'il frappa les assassins et les désarma. En
voici bien un autre ! Arrêter la langue d'une femme, et d'une femme
comme la mienne, cela passe le prodige. Il faut le voir pour le croire. Il
se faut résigner à tout ; et même tout prendre, tant qu'on peut, du bon
côté ! Eh bien ! J'avais le bonheur d'être veuf ; je ne le suis plus : pa-
tience ! Elle est muette ; du moins, il n'y a que demi-mal. Apprends-
nous au moins par quelque signe comment, après t'avoir laissée au haut
des nues, je te retrouve ici, sans que tu te sois cassé bras ni jambes. J'y
suis. Je t'entends. Tenez, ce sera ce maudit Pégase qu'elle aura trouvé en
l'air sous sa main, au moment précis où je tranchais le fil de ses jours.
Ce cheval-là est né pour se charger de bien mauvaises marchandises. Je
te félicite d'une si belle rencontre ; et où est-il ? Ne pourrais-tu pas me
montrer où tu l'as laissé ? Le temps lui a bien accourci les ailes, mais lui

a diablement allongé les oreilles, en récompense. Pendant que nous sommes dessus, caracolons un peu et faisons le manège. Ma femme, 305
gare ! Gare ! Mets-toi de côté : tu vas voir beau jeu, encore que la corde soit rompue. Choisissons : sur quel ton le prendrai-je ? Faisons du tragique. Cela est beau, long et facile. Allons, gai ! Un impromptu de deux mille vers. Me voilà tout éclopé. Jarnibleu, c'est bien dommage ! J'allais beau train ! Regagnons l'étrier. Où en étais-je ? Là, là, là, bellement, 310
mon ami ! Allons, bride en main ! Pian piano ! Pian piano ! Un peu d'épidramatique. Cela repose les poumons. Partons. Je chante Romulus... Pégase, attends, demeures ! Je chante Romulus, qui, pendant vingt-quatre heures, vit tramer contre lui quatre ou cinq attentats, et sut les esquiver par quatre ou cinq combats... Oh ! Ma foi, voilà trop de be- 315
sogne pour le moment : remettons cela à une autre fois, et pelotons en attendant partie. çà, mon drôle, je veux ne faire qu'une petite fable ; là, quelque chose de gai, de riant, de léger, d'enfantin. Mettons-nous au pas, comme quand tu vas à la fontaine. Fort bien. Et demoiselle imagination ! Voilà un vers heureux ! Qu'on dise encore qu'on s'y perd en 320
épithètes superflues ! Et demoiselle imagination ! La mesure y est, il n'y a plus qu'une rime à trouver. Et demoiselle imagination ! Les cinq pieds y sont. Parle donc, cheval ; où sont les tiens ? Es-tu de bronze ? Il s'appesantit de plus en plus. Et demoiselle imagination ! Le voilà four- 325
bu ! Il s'arrête, il plie le jarret. Et demoiselle imagination ! Il donne de la croupe à terre : nous voici bien ! Peste soit de la lourde imagination, qui rompt bras et jambes à ma rosse. Et demoiselle imagination ! Bon ! Nous voilà embourbés. Je veux pourtant aller jusqu'à la rime : je n'en suis pas loin. Iras-tu, criquet, chienne de haridelle ! Imagination... ima- 330
gination... Il faut un coup de feu pour rimer là-dessus. Je m'y rends. Ma femme, par charité, va m'emplir le cul de mon chapeau, de l'eau de l'une de ces fontaines. Tenez, voilà mon bidet sur ses quatre jambes, comme sur quatre piliers ! Quand branlerons-nous d'ici ?

(Les deux derniers vers se perdent dans les nues, où l'emporte Pégase.)

(Pyrrha, qui le croit perdu, fait tous les gestes d'une femme au désespoir, et qui pense de nouveau être seule au monde.)

PYRRHA REVIENT *(le chapeau plein : Arlequin le vide, se le renforce dans la tête, broche son destrier, lâche la bride et s'envole en criant :)*

Quelle fureur trouble mes sens ! Quel feu d'enfer en moi s'allume ! Dé-
mon des flonflons, je te sens ! Vite, qu'on m'apporte une plume...

335

(L'Amour et une jeune Grâce exécutèrent un pas de deux, qui fut fort applaudi : c'était le début de Melle Sallé et de son frère, devenus depuis célèbres.)

ARLEQUIN *(à la faveur d'un beau saut périlleux, dont Francisque se tirait en maître de l'art, retombe des nues sur le théâtre)*

Ouf ! C'est pour l'amour de toi, que je reviens à terre : je serais dans l'Olympe à cette heure, si je ne m'étais heureusement accroché après l'arc-en-ciel, d'où j'ai fait le joli saut que tu viens de voir : heureux de l'avoir perdu, comme toi de l'avoir trouvé. Où en serais-tu ? Quel chien de cheval est-ce là ? S'il n'est aux cieux, il est à tous les diables. Il va toujours trop haut ou trop bas. Bien fou qui s'y frotera désormais, fussent les pages des grandes et petites écuries... Or ça, ma chère moitié, parlons d'autre chose. Rentrons dans le domestique, et voyons aux affaires du ménage. Nous voilà face à face, pour le coup, et bien au large. Il n'y a plus que nous d'homme et de femme sur la terre ! Le beau lit de grandeur ! Qu'en dis-tu ? Il est temps, depuis je ne sais quand, de nous rapprocher une bonne fois, et de nous faire quelque petite compagnie ; ou bien, seul à seul, nous allons furieusement nous ennuyer. Hélas ! Où est le temps que nous peuplions plus que nous ne voulions, et sans qu'il en fût besoin ! Nous avons un enfant tous les ans : c'était une rente infaillible ; et, malheureusement, nous n'avions alors que celle-là. Comme tout vient mal à propos ! En ce temps-là, nous n'avions rien à laisser : aujourd'hui que nous regorgeons de biens, nous nous trouvons sans héritiers. Je ne sais ; le cœur me dit pourtant qu'il m'en viendra de façon ou d'autre. Entrons dans le temple de Thémis, que voilà. Graissons le

355

marteau pour que la porte s'ouvre. Avec des offrandes, on a des oracles... Mais quoi ! On nous prévient ! Une invisible main ouvre les deux battants ! L'amour et la plus jeune des grâces nous font signe d'avancer. Ce sont deux jolies divinités qui s'intéressent à la population : nous ne pouvons agir sous de meilleurs auspices.

360

ACTE III

SCÈNE I

Arlequin, Pyrrha.

(Pyrrha fait signe que non.)

ARLEQUIN *(à Pyrrha)*

Y entends-tu quelque chose ? Ma foi, ni moi non plus : il vaudrait autant ne nous avoir rien dit. Que nous prenions les os de notre grand'mère, et, qu'après nous être voilés, nous les jetions derrière nous ! C'est là de l'algèbre. Notre grand'mère ? Est-ce de la mienne, ou de la tienne, ou des deux que l'oracle veut parler ? Ce ne saurait être de la mienne : je suis petit-fils de Prométhée : il n'eut jamais de femme. Tout le monde sait qu'il fabriqua mon père de ses propres mains et qu'il l'anima avec un verre ardent. Pour ta grand'mère à toi, tu n'ignores pas que nous la mîmes, il y a plus de vingt ans, sur un bûcher bien allumé, et que le vent emporta les cendres à tous les diables. Cours après. Je m'y perds. Ô déesse Thémis ! Qu'on vous reconnaît bien à ce maudit jargon-là ! Je courais à vous, comme on fait pour trouver des lumières ; et me voici plus emberluciqué, et plus incornifistibulé que jamais ! Le piquant, c'est qu'elle m'a dit que, moyennant cela, elle et moi, nous aurions plus de monde que nous ne voudrions ; et je voudrais déjà, aussi bien que toi, voir autour de nous une famille de quinze ou vingt enfants tout formés, comme elle nous promet qu'ils seront tout en naissant. Mais nous renvoyer aussi, pour cela, aux os de nos grand'mères, c'est ne

plus rien nous dire. Quand même nous les aurions, le beau passe-temps
de les jeter, d'engendrer en les jetant derrière soi ! Le pré ne vaut pas
encore si fort la fauchure, que du moins la fauchure ne dût avoir les
agrément de l'ancienne façon ! Patience ! Je crois entrevoir d'où vient
l'obscurité dont on nous a régalez. Nous avons les mains vides. Ce n'est
pas là le compte de la divinité du lieu. Je lui ai bien, à la vérité, beau-
coup promis ; mais elle veut du comptant, comme s'il y avait à cette
heure quelque chose à risquer avec moi ! Avec le monarque universel !
Voilà pourtant l'enclouure, ou je suis bien trompé !... Paix ! Paix ! Je
vois venir un autre oracle qui pourra nous expliquer celui-là.

SCÈNE II

Apollon, Arlequin, Pyrrha.

(Apollon, voyant Arlequin, veut fuir.)

*(Apollon chante l'air qui a pour refrain : « Ne m'entendez-vous pas ? » et finit
par prononcer le refrain : Ne m'entendez-vous pas ?)*

*(Apollon gesticule agréablement, en chantant l'air de : « Vous m'entendez
bien », jusqu'aux trois premiers vers.)*

(Apollon continue l'air et finit par dire le refrain : « Vous m'entendez bien ? »)

*(Apollon entonne lugubrement l'Air des Pendus : « Or, écoutez, petits et
grands... ».)*

(Il tire sa batte, Apollon s'enfuit.)

ARLEQUIN L'ARRÊTE

Faisons la paix, brave Apollon ; j'ai besoin de vous. Touchez là : point
de rancune. Vous en contiez à ma femme : je vous en ai un peu voulu

d'abord ; mais tout cela ce n'était que pour rire. Expliquez-nous, de grâce, ce que veut dire Thémis. Nous lui demandons comment nous ferons pour repeupler la terre : elle nous dit de jeter derrière nous les os de notre grand'mère ; c'est comme si elle nous avait dit de prendre la lune avec les dents. Ô vous, recteur de l'université de l'Olympe, expliquez-nous cet hébreu-là ! Je ne vous demande qu'un monosyllabe. Cela ne commettra pas votre divinité comique. Non. Je suis pris sans vert cette fois-ci. Vous chanterez demain ; parlez à cette heure, et vous expliquez mieux, si vous voulez que je vous entende. Hé bien ? Comme auparavant, comme si vous n'aviez rien dit. Tirez-nous-en d'un autre. Au diable la chienne de musique ! Je vois bien qu'il en faut encore ici venir à battre la mesure.

395

400

SCÈNE III

Arlequin, Pyrrha.

405

(Étiquette : pour le sieur Mathanaze, admirateur des anciens ; contre dame Philantie, admiratrice des modernes.)

(Il avient une paire de pistolets.)

(Il les examine, les bande, les tourne et les vire.)

(En disant cela, il lâche le pistolet, qui part ; il le laisse choir et lui-même tombe à terre de frayeur. Pyrrha, qui est tombée aussi, se relève la première et lui prend la main pour le relever à son tour.)

(Arlequin, d'une voix faible.)

(Il ramasse les pistolets.)

(Il tire un polichinelle, qui, sur-le-champ, parle son baragouin. Il le laisse retomber, de frayeur, au fond du tonneau, posé sur une trappe, d'où le compère a

ses aises pour faire parler polichinelle, dont l'organe n'était pas compris parmi les voix proscrites par l'arrêt du parlement ; ce que n'avaient pas prévu les comédiens dans leur requête et que le commissaire n'eut pas droit d'empêcher.)

ARLEQUIN

Je suis bien las de tout ceci, et du sot rôle d'avoir à parler seul. Depuis que je suis ici, je n'ai entendu jaspiller que le perroquet et Thémis, qui ne savaient l'un ni l'autre ce qu'ils disaient. N'y a-t-il donc céans que les pierres et les bêtes qui parlent ? Car, pour me faire au langage des neuf femmes et de leur sot président, j'aimerais autant passer ma vie à l'opéra ; c'est-à-dire, en deux mots, ô mon grand-papa, que j'aimerais mieux être côte à côte avec vous sur le mont Caucase, qu'en pareille compagnie sur le mont Parnasse. Que ce gros tonneau, qui m'a sauvé la vie, n'était-il plein de vin, comme je l'ai cru d'abord ! À peine l'avais-je enjambé que je m'en enquis par un petit trou que je fis, et qui me détrompa. La peste ! Si c'eût été du vin, je ne consulerais pas d'autre oracle. Voyons, du moins, ce qu'il a dans le ventre. Ah ! Ah ! Cela m'a tout l'air d'avoir été le trésor de quelque hobereau, qui n'a pas été aussi heureux que son bagage. Ha, ha, ha, ha ! Jolie pièce de cabinet, le lendemain d'un déluge ! Voilà une lecture bien de saison, bien curieuse, et bien amusante pour ma femme et pour moi ! Laissons-la toutefois à nos neveux : si les dieux nous en donnent, et qu'ils soient aussi sages que leurs prédécesseurs le furent peu, que penseront-ils d'une génération de la même espèce qui se sera coupée, et dont le demi-quart d'une aura dit au reste : « Retirez-vous, insectes, vous ne nous ressemblez point : vous et nous, sommes deux. » Cela les fera rire. Ils béniront le brouillement des cartes. Ma suprématie aura soin de les égaliser : les cadets seront frères de leurs aînés ; et, l'inégalité détruite, je répons du bon ordre et de la félicité universelle. Je ne suis pas bête : je remarquais cela longtemps avant que la pluie tombât : elle est tombée ; la maudite génération a disparu. Je reste : renouvelons la police, et que tout aille comme il faut. Oh ! Oh ! Voici un procès qui a duré plus que le monde ! Ce procès ne pouvait mieux tomber. Il est ici chez le juge compétent. Je remettrai

tantôt les pièces sur le bureau d'Apollon. Il ferait bien d'être pour
 l'admirateur des anciens ; mais les neuf pucelles seront, à coup sûr, pour⁴³⁵
 les modernes. On se tignonnera, et cela me donnera du passe-temps.
 Tubieu ! Voici une autre drogue, celle-ci ! Il faut dire la vérité, ces co-
 quins d'hommes étaient bien adroits. Si je ne suis le plus fort, a dit l'un,
 je serai le plus traître. On inventa cela pour tuer, et tuer à coup sûr, à
 l'aise, en remuant un doigt. Avec cela, le plus lâche tuait le plus brave.⁴⁴⁰
 Eh fi ! Dans les premiers temps on s'assommait avec des pierres et des
 massues : quelle grossièreté ! Vivent les nations policées ! Puisque nous
 ne pouvons nous passer de nous tuer, tuons-nous ; soit : mais tuons-
 nous proprement, facilement, et comme on ne se tuait pas dans les
 temps de barbarie. Une pincée de poudre, du plomb, gros comme rien, là⁴⁴⁵
 dedans, paf ! Je mets un César à terre. Qui est-ce qui me tire ? Est-ce
 Alec-ton, Mégère, ou Tisiphone ? Ah ! C'est toi, Pyrrha ! Je ne suis donc
 pas encore mort ? Continuons de vivre, en attendant mieux. Voilà une
 arme bien brutale ! J'en fus aussi toujours l'ennemi capital. Il ne sera
 pas dit que j'aurai transmis cette machine scandaleuse à la postérité, s'il⁴⁵⁰
 y en a jamais une. Allez-vous en à tous les diables, d'où vous venez ; et
 que d'ici à la fin des temps on n'entende plus parler de pistolets, de fu-
 sils, ni de Fuzelier. Autre procès ; voyons l'étiquette : pour le sieur Ly-
 caon, demandeur ; contre sa mère, ses frères, ses soeurs, ses enfants, ses
 neveux et autres, défenseurs. Brochet, procureur. Jetons aussi cette⁴⁵⁵
 pierre de scandale au fond de la mer, après les armes à feu. Avouons que
 quand les dieux se déterminèrent à la ruine de cette méchante race, il y
 avait longtemps qu'elle y travaillait de son mieux. Mais voilà des gue-
 nilles bien sérieuses ! N'en trouverai-je pas qui me donnent un peu à
 rire ? Bon ! Voici qui me fait encore plus prendre mon sérieux. On peut⁴⁶⁰
 appeler ce sac-ci : le sac aux forfaits et la vraie boîte de Pandore. Que
 d'horreurs en sont sorties ! Quels crimes n'a pas fait commettre l'amour
 de ces fanfreluches-là ! Combien cette rage n'a-t-elle pas fait de juges
 iniques, de femmes infidèles, d'enfants dénaturés, d'assassins,
 d'empoisonneurs, de fous, de sots, de méchants ! Finissons. Jetons la⁴⁶⁵
 cause après l'effet. Venez, venez, messieurs les écus, que je vous envoie
 où vous avez envoyé tant d'hommes ! Oh ! Combien il en a péri, en

vous allant chercher ! Vous aurez du moins l'avantage sur eux, de n'être pas la pâture des poissons, et de rester entiers au fond des eaux, tels que vous êtes, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau chaos plus parfait que celui-ci.⁴⁷⁰ Ce que c'est que la raison contre les préjugés et l'habitude ! Je me faisais un régal, en homme sensé, de traiter cela, comme au fond cela le mérite, et à cette heure, surtout, plus que jamais : point du tout, je ne sais quoi me retient la main. Je ne sais quelle magie acoquine à ce maudit métal. Je trouve que le jeter là, tout peu qu'il vaut, c'est dommage.⁴⁷⁵ Pourquoi le haïr ? Thémis, qui est la justice même, le chérit. Je m'attendris sur sa perte. J'y aurais du regret. Le tact, la vue, l'oreille, s'en réjouissent machinalement. Montrons-le à Thémis ; faisons-le sonner devant elle ; offrons-le-lui : cela la fera jaser ; et cependant visitons le tonneau jusqu'au fond.⁴⁸⁰

SCÈNE IV

Arlequin, Polichinelle-Momus, Pyrrha.

(Après s'être rassuré, il repêche la figure, et la relève de façon que le buste et les bras entiers paraissent et restent en dehors.)

ARLEQUIN

En voici bien d'un autre ! C'est apparemment le dieu Pénate de notre gentilhomme noyé. Sa figure est bouffonne.

(en son baragouin)

POLICHINELLE *(en son baragouin)*

Ma foi ! L'ami, écoute donc, la tienne ne l'est guère moins.

ARLEQUIN

Oh ! Oh ! Vivat ! Voici quelque chose qui parle ! Et qui es-tu ?

485

POLICHINELLE

Parle avec plus de respect à un dieu. Je ne suis pas moins que Momus, le dieu des fous, et le fou des dieux.

ARLEQUIN *(s'agenouillant)*

Grand dieu des petites-maisons, qu'il vous plaise ici nous instruire !

POLICHINELLE

Je suis tout prêt, tu n'as qu'à dire : Sur quoi veux-tu de mes leçons ?

ARLEQUIN

Mon épouse et moi nous songeons Au moyen de pouvoir repeupler
votre empire. Nous avons là-dessus consulté Thémis. Prenez, nous a-t-elle dit, les os de votre grand'mère, et les jetez derrière vous. Ô vous, qui avez si savamment inspiré tant de commentateurs, ne pourriez-vous pas nous donner la clef de cet oracle ? 490

POLICHINELLE

Rien n'est plus facile à faire ; Vous le saurez en deux mots : La terre est
votre grand'mère, Et les pierres sont ses os. Ramassez ici des pierres ;
jetez-les par-dessus votre tête. Tournez-la ! Toi, tu auras fait des gar-
çons, que tu verras aussi sots que toi : elle, des filles, qui lui ressem-
blent. 495

ARLEQUIN

Voilà parler, cela ! Rien n'est plus simple. J'enrage de ne l'avoir pas de-
viné ! Morbleu ! Je t'admire, d'avoir si bien dit, maître fou comme tu
l'es. 500

POLICHINELLE

Il est bon là ! Et qui est-ce qui ne se dément pas quelquefois ? Pourquoi le fou, de temps en temps, ne dirait-il pas de bonnes choses, puisque Le Sage, de temps en temps, en dit de si mauvaises ?

505

ARLEQUIN

Il a raison, et je commence à mieux penser d'Apollon et des muses, que je ne faisais. Ils font bien d'être muets ; il vaut mieux se taire que de mal parler. Et que me demandez-vous, seigneur Momus, pour votre droit d'avis ?

POLICHINELLE

Une petite grâce, qui ne te coûtera guère.

510

ARLEQUIN

Et quelle ?

POLICHINELLE

Fais-moi l'amitié de me jeter au fond de la mer.

ARLEQUIN

Et pourquoi cette vapeur de misanthropie ?

POLICHINELLE

Je deviens honteux et las de mon baragouin.

ARLEQUIN

Eh bien ! Demeure ici ! Tu ne pouvais être mieux tombé. Te voilà chez Apollon. C'est le grand maître de langue ; il t'en enseignera une, propre à mieux prononcer tes oracles. 515

POLICHINELLE

Lui et les siens, ne m'apprendront qu'à dire des sottises : jette-moi dans la mer, encore une fois, par charité !

(Il jette à la mer la marionnette, qui baragouine un cri de joie en l'air.)

ARLEQUIN

Volontiers : aussi bien n'ai-je plus besoin de toi. 520

SCÈNE V

Arlequin, Pyrrha.

(Ils se mettent à l'opposite l'un de l'autre, chacun au devant d'une coulisse dans laquelle ils jettent leurs pierres. Il sort des garçons du côté d'Arlequin, et des filles du côté de Pyrrha. Les hommes se battent dès qu'ils se voient ; Arlequin les sépare et range ceux-ci à sa droite et celles-là à sa gauche.)

ARLEQUIN

çà, çà, ma femme, ayons du monde : voici des pierres. Si l'on ne nous trompe, toutes communes qu'elles sont, elles vaudront mieux que la pierre philosophale, et que son grand oeuvre. Voilons-nous. L'oracle a bien dit : il ne faut voir goutte, pour ne savoir ce qu'on fait. Ravoir son monde à coups de pierres ! Cela est drôle ! Allons, ma femme, allons, accouchons : pousse comme je fais ! 525

SCÈNE VI

Arlequin, Pyrrha, cinq hommes, un laboureur, un artisan, un homme d'épée, un robin et quatre femmes.

(Les cinq hommes veulent courir à elles.)

(Au laboureur.)

(À l'artisan.)

(À l'homme d'épée, qui tranche du capitan, en lui jetant bas, d'un revers de main, son chapeau à plumet, qu'il a insolemment sur la tête.)

(Au robin.)

(Au cinquième garçon, qui a une large calotte sur la tête, une perruque à la cavalière en bourse, une longue barbe de capucin, un petit collet, un habit de couleur, une épée au côté, un paquet de plumes à la main, un bas blanc, un bas noir, une culotte rouge d'un côté, noire de l'autre, etc., etc., etc.)

(Aux filles et aux garçons.)

(Le coucou chante.)

(Divertissement.)

(Les amours, les sylphes et une grâce forment une danse et terminent la pièce.)

ARLEQUIN *(séparant encore les hommes prêts à se rebattre)*

Le joli présage pour l'amitié fraternelle ! Vous ne vous tiendrez pas, canaille humaine ! Ma foi ! Les dieux, avec leur déluge, n'auront fait que de l'eau toute claire, ou je me trompe fort. ça, qu'on se range ! Bon jour, les belles. Tout beau, messieurs ! Cela ne va pas comme vos têtes. Il y

faut auparavant quelque petite cérémonie que je vous dirai, qui vous joindra de si près que vous voudrez, et qui rabattra bien de cette fougue.⁵³⁵ Eh bien, mes enfants, que vous dit le coeur ? N'êtes-vous pas bien aises d'être ? N'est-ce pas que le jour est une belle chose ? Ils me regardent et ne disent mot. Tout est muet ! Quoi ! Mes filles, et vous aussi ? Ah ! Parbleu, j'ai fait là de belle besogne ! J'aimerais autant avoir fait des mationnettes ! Après tout, on ne parle pas tout en venant au monde : ils paraissent du moins entendre ce qu'on leur dit : que sais-je même, s'ils ne parleront pas partout ailleurs qu'ici, où la parole n'est permise apparemment qu'à des génies supérieurs comme le mien ? Avant qu'ils en sortent, donnons-leur du moins quelques leçons. Tu es mon aîné, toi, et le premier de tous ces drôles-là, comme le plus nécessaire à leur vie. La-⁵⁴⁰ boure ; en profitant de ta peine, ils te mépriseront : moque-toi d'eux : sue, vis, vis en paix : vis et meurs dans l'innocence. Tu auras toujours cette innocence et cette tranquillité plus qu'eux. Peste, comme je moralise ! Ma foi ! Il n'y a que d'avoir de la famille, qu'elle vienne d'où l'on voudra, pour rendre sérieux. Serviteur à monsieur l'artisan ! Marche après ton aîné, toi, comme le siècle d'argent suivit le siècle d'or. Il sera⁵⁴⁵ nécessaire : tu ne seras qu'utile. Vivant dans les villes, tu seras plus près de la corruption : ne t'y laisse pas aller : travaille en conscience, et vends de même ; tu seras heureux. Chapeau bas, devant ton père, quand tes deux aînés sont dans leur devoir. Ne croit-il pas avoir été formé d'une pierre plus précieuse que les autres ! Gentilhomme, un peu de modestie ! Tout ton talent sera de savoir tuer, pour tuer ceux qui voudront tuer tes frères, et les troubler dans leurs respectables professions.⁵⁵⁰ Le vilain garçon ! Celui-là me déplaît. Il a, dans sa physionomie, je ne sais quoi de malin, de flasque et de suffisant qui dégoûte et qui révolte. Mon drôle, songe à ce que tu seras. Mets bas cette physionomie et ce vilain masque. Parais sage, humble et tranquille, comme un garçon de boutique qui tient la balance de Thémis pour vendre sa marchandise au poids de son sanctuaire. Je te vois là des yeux fripons, un nez tourné à la friandise et des mains crochues, bien à craindre pour ceux qui auront recours à toi, contre des riches et des belles... Je voudrais, quand j'ai jeté⁵⁵⁵ la maudite pierre dont il est formé, l'avoir poussée à cent lieues en mer ;

ou bien avoir eu la crampe. Quelle étrange espèce est celle-ci ? Je remarque même qu'il n'y a que quatre femelles, et que celui-là n'a pas son vis-à-vis. Ah ! J'y suis ! Il n'en a que faire pour se multiplier. La race n'en sera que trop nombreuse, sans que le mariage s'en mêle. Ainsi que Prométhée, mon grand-père, ils se perpétueront sans avoir jamais chez eux de femme en couche. J'ai connu de ces gens-là à milliers avant le déluge. Les uns nous en menaçaient de la part des dieux offensés : les autres nous chantaient les mœurs innocentes des premiers temps ; et tous accumulaient les crimes et grossissaient l'orage. Ils y sont enveloppés aussi comme les autres. Or ça, donnez-vous la main. Tu prends bien ton temps : tu devais bien attendre au moins à la seconde génération.